La question indienne au Canada

Conférence donnée par le R. P. Guy de Bretagne à l' « Alliance française » de Regina, le 17 mars 1938.

Après s'être présenté comme Français de France qui doit étudier devant un auditoire canadien un problème 100 % canadien, le Révérend Père Conférencier fait allusion à une exposition indienne qui a eu lieu dernièrement à Regina même.

... Probablement vais-je décevoir quelques-uns en laissant de côté les développements littéraires sur l'exotisme et le pittoresque de nos Indiens. Vous en connaissez plus long que moi là-dessus. Vos visites à l'exposition de Regina vous ont mis sous les yeux tout un ensemble de choses que le missionnaire, dans ses prosaïques randonnées à travers les Réserves, ne voit que rarement. Là, en quelques heures, dans un décor coloré, vous avez pu contempler les braves en costumes aux rassades polychromes et aux fiers plumages d'aigle, la noblesse lourde des squaws drapées dans leurs grandes couvertures, leurs papooses rieurs ficelés sur le dos ; devant les tipis décorés, vous avez pu assister aux palabres solennelles où siègent les vieillards fumant hiératiquement leurs calumets, alors que de barbares tamtams rayonnent les danses endiablées ou mystérieusement rituelles. Alors, plutôt que des souvenirs de littérature classique, devant vos esprits s'évoquaient vos lectures de jeunesse ; les aventures de Buffalo Bill ou les romans de Fenimore Cooper, au lieu des pompeuses inventions de Châteaubriand sur les autochtones des « savanes » du Nouveau Monde ou les utopiques élucubrations sur les « bons sauvages » de J. J. Rousseau.

Si l'Ouest du XXe siècle produit souvent un type standardisé par Lewis Sinclair du Babbitt moderne, il a façonné aussi un grand nombre d'esprits solides

et énergiques qui savent voir les choses telles qu'elles sont, bien qu'ils puissent goûter les plus délicates jouissances intellectuelles. Aussi je pense bien que je m'adresse ici, non pas à ces dilettantes inutiles, mais à ce type de « Social Workers », si fréquent en Amérique, et qu'intéresse tout problème humain. Vous avez pu remarquer dans vos visites à l'exposition, à côté des vieux Indiens traditionnels, toute une jeunesse, bien moderne d'allure, mieux lavée, et moins pouilleuse. Les pavillons de l'exposition étaient remplis de leurs travaux scolaires, de dessins intéressants aussi bien que des produits de leur industrie fermière et ménagère. Cependant, ni la sélection trompeuse d'une exposition, ni la sécheresse officielle des *Livres Bleus* ne peuvent donner une juste idée de ce qui a été fait pour civiliser les Indiens. Je ne crois donc pas qu'il soit outrecuidant qu'un Français vienne vous exposer ce qu'il a vu et ce qu'il pense de ce problème canadien.

Commençons par un mot d'histoire. La première manifestation gouvernementale anglaise vis-à-vis des Indiens est militaire : politique de nécessité qui, jusque vers 1830, cherche à s'attirer les bonnes grâces et l'alliance des indigènes. Cette politique de « dons » fut parfaitement démoralisatrice et bien vite devint un chantage éhonté. C'est alors que le Gouvernement Fédéral prit sous son contrôle les Affaires Indiennes (1).

Depuis longtemps, les Jésuites avaient établi à Caughnawaga, par exemple, ce qu'on appellera des réserves. Mais il faut avouer que les autorités anglaises avaient toujours reconnu aux Indiens leur droit naturel de propriété sur la Colonie. Ainsi de 1790 à 1836, dans le Haut-Canada, 17 millions d'acres furent cédés par

(1) Dans l'histoire du Canada, on distingue trois phases : la Domination anglaise avant l'Union des Provinces 1760-1840, et après l'Union 1840-1867, enfin la « Confédération », mise en vigueur le 1er juillet 1867 et qui régit encore le Canada. La Confédération est appelée Dominion of Canada. Dans l'Union fédérale, chaque Province conserve son autonomie relative. Les « Affaires Indiennes » ont été confiées, en 1844, au secrétaire civil du Gouverneur. (*N. D. L. R*)

contrat pour 5 dollars par 1.000 acres. L'Honorable Alex. Morris, par une dizaine de Traités, continua d'acquérir pour la Couronne l'immense territoire de l'Ouest, mais on ne voulut pas spéculer sur l'ignorance ou l'impuissance des indigènes, car, spontanément, on inclut dans ces traités des clauses compensatrices, en leur promettant de les aider à les instruire et à les civiliser. Il faut signaler aussi l'esprit traditionnellement chrétien avec lequel ces hommes d'Etat de l'époque victorieuse restèrent fidèles à un principe civilisateur déclaré, de nos jours, essentiel par des penseurs comme Dawson, H. Belloc, de Reynold, Bardieff, Ropps, Siegfried Peter Wurst. L'Indien est profondément religieux et le Gouvernement voulut relever cette religiosité naturelle sur le plan éminemment civilisateur du Christianisme, et, pour cela, s'engagea à ne donner que des écoles confessionnelles. Notons aussi la largeur d'esprit d'une majorité protestante, qui, reconnaissant le travail déjà accompli par l'Eglise catholique, convia ses missionnaires à continuer leur tâche avec la coopération gouvernementale.

C'était surtout par les écoles qu'on pouvait espérer adapter l'Indien à une culture à lui tout étrangère. Vous pouvez avoir des théories sur l'hérédité et le déterminisme racial, bien que je ne pense pas qu'il y ait en Canada beaucoup de disciples de Gobineaù ; mais je crois un philosophe comme Maritain quand il nous dit que l'idée de race ne répond à aucune réalité anatomo-physiologique basée sur le sang, mais à des mentalités à base historique complexe, psycho-ethico-sociologique. Civiliser un homme, c'est donc changer cette mentalité, l'adapter à une religion, à une philosophie, à une culture, à une société, à une économie, et c'est là une tâche qui requiert des siècles. L'Eglise ne bouleversa pas les cadres du servage romain, mais peu à peu, du seul pouvoir de son ferment religieux, réussit à en faire sortir, au moyen âge, le libre artisan des corporations. Les Pères Jésuites, dans leurs fameuses Réductions du Paraguay ont tenté une splendide expérience coloniale et missionnaire peu connue et souvent calomniée, où pendant

un siècle, ils rendirent économiquement indépendants plus de 100.000 Indiens, et pourtant leur tâche n'était pas achevée après ce long effort opiniâtre d'un siècle.

Il faut en effet tenir compte des difficultés innombrables qu'il y a à changer de fond en comble une mentalité, cette mentalité indienne si déroutante pour un Blanc. Mentalité d'origine asiatique, chargée d'un millénaire mystérieux de sa vie, barbare, et, par-dessus le marché, hybridée par toutes sortes d'éléments européens. Parmi ce qu'on appelle les Indiens du Traité, il y a en effet certain nombre d'indigènes de race pure, encore enfouis dans un paganisme abrutissant, et dont on ne sait s'ils appartiennent à une race primitive ou à une race déchue, à une race encore en enfance ou retournée en enfance. Les Indiens du Traité comportent aussi un grand nombre de métis, s'échelonnant à divers degrés de vie sociale et de culture, mais dont souvent les traditions familiales sont restées tout imprégnées d'éléments chrétiens, donc civilisateurs.

Malgré cette diversité, on peut tirer quelques conclusions générales quoique antinomiques sur la psychologie propre à ce peuple. Le trait le plus caractéristique semble être la contradiction interne qui préside à toute leur vie : ce ne sont ni des vieillards ni des enfants, mais des adolescents déséquilibrés. Ainsi l'Indien est naturellement un grand orateur, facilement polyglotte, maniant sa langue natale avec une aisance qui fait le charme des connaisseurs, et cette langue, dont la seule comparable est le basque, est une merveille de morphologie, de grammaire, de logique ; or, fréquemment son éloquence ne sert à étayer qu'un illogisme enfantin. Très observateur, l'Indien a de grandes facilités pour les arts, mais sa propre musique est barbare, sa poésie est composée de légendes superstitieuses, et puériles, et sa sensiblerie mélancolique lui fait adopter les mélopées de cow-boys ; pourtant, loin d'être primitifs, leurs arts décoratifs semblent d'une antiquité incontestable, puisqu'on a soutenu la thèse qu'ils étaient dus à un génie qui n'a plus de force créatrice, cristallisé dans la stylisation et le symbolisme. Leur grande sensibilité se

dissimule sous un stoïcisme apparent, qui fige leurs affections et leurs caprices enfantins sous des allures de vieux sages philosophes, alors qu'ils sont plutôt des grands bébés aux airs solennels. Toute leur vie psychologique, morale, économique, présente cette même contradiction interne et la même inconstance. Très hospitaliers, très généreux, c'est peut-être par imprévoyance, magnificence ou lâcheté. S'ils donnent sans hésitation, ils demandent sans vergogne, et la tutelle gouvernementale en a fait souvent des mendiants professionnels. Si dans la vie ils réussissent, ils deviennent insolents et orgueilleux, bien que naturellement ils ne soient pas fiers et soient affligés d'une mentalité de vaincu. La gratitude, la politesse, la propreté, l'esprit d'économie, la prévoyance sont leurs qualités les plus rares, la pauvreté est leur compagne inséparable et comme l'oiseau des cieux et le lis de la vallée, ils laissent au Créateur le souci du lendemain. Aussi, malgré leur fréquente taciturnité, ils sont généralement joyeux de caractère et méconnaissent les dépressions nerveuses. Lâches devant la moquerie, la mort ne leur fait pas peur. Ils ne brillent pas par la franchise quoique leur timidité naturelle s'accommode on ne sait comment avec l'audace et l'insolence, ignorant parfaitement les distances et la crainte révérencielle.

Le plus grand grief qu'on a contre eux est leur paresse. Je ne crois pas que ce soit juste. C'est autant le fait du manque d'intérêt que du manque d'énergie. Le Blanc est devenu dynamique, volontaire, une véritable machine économique, sous la dure pression d'un système capitaliste et industriel, qui d'ailleurs est loin d'être humain. Ce prototype de travailleur sédentaire, ambitieux, « efficient » restera longtemps incompréhensible à nos Indiens nomades insouciants et musards.

Enfin, il reste un trait à signaler qui rend l'Indien très sympathique et lui fait pardonner bien des défauts. C'est l'amour immense qu'il a pour ses enfants. Aussi les belles-mères ne sachant pas se séparer de leurs enfants sont ici comme ailleurs à l'origine des querelles domestiques. D'autre part, si le cœur de l'Indienne est loin

d'être toujours une citadelle imprenable aux amoureux, il demeure toujours profondément attaché à ses enfants, même illégitimes, et malgré la pauvreté, il lui fera adopter avec un héroïsme qui s'ignore, les orphelins du voisinage. En tout cas, un fait tout à l'honneur de la femme indienne qui jamais ne recourt aux euphémismes du birth-control pour attenter à la vie humaine, et cette générosité rachète nombre de lamentables erreurs.

Malgré toutes ces difficultés inhérentes à la mentalité indienne, qu'a fait le Gouvernement Canadien pour le bien-être matériel de ses pupilles, de ce peuple déraciné, désadapté, plein de contradictions, de ce peuple si difficile à comprendre et à manier ? Vous n'ignorez pas qu'il y a toute une organisation sociale, avec des Réserves, des Agents, un code de loi spéciale appelé l'Acte Indien, un service médical bien dévoué qui sauve la race des maladies importées par les Blancs, surtout de la tuberculose. Toute cette bureaucratie sert à protéger l'Indien, l'empêche de gaspiller son petit avoir et fournit des rations à ses vieillards. C'est le *Département des Affaires Indiennes*. Mais dans la pensée génératrice de cette institution, préside un principe bien plus important, dû entièrement à la générosité et à la largeur de vue du Gouvernement : celui d'assumer, non simplement un rôle négatif de protecteur, mais un rôle positif, progressif d'éducateur, pour faire de l'Indien un citoyen utile et indépendant, capable de prendre part à la tâche sociale commune. Dans ce but, furent créées les Ecoles Indiennes, qu'on avait voulues « industrielles ». Pour cela, est mis à la tête des Réserves un personnel qui doit être d'élite, car l'Indien se trouve à leur merci, pupille du Gouvernement, sans droit politique, sans recours aucun devant l'opinion publique. C'est pourquoi les Agents et les Fermiers instructeurs doivent être, non seulement des hommes capables en agriculture, d'excellents administrateurs et de bons juges de paix, mais aussi des hommes d'une intégrité au-dessus de tout soupçon, bons psychologues, paternels, pourvus d'une énergie inlassable, d'un prestige plein

d'autorité, et par-dessus tout, d'une patience à toute épreuve. Malheureusement, ici comme ailleurs, le vice rongeur des Etats modernes, à savoir la politique à la petite semaine, la partisannerie, le favoritisme introduit parfois des incompétents dans ce service civil qui ainsi déservi à son insu, ne pourra pas s'en débarrasser, l'Indien, en définitive, étant un mineur sans recours vis-à-vis de son tuteur. Grief plus grave, les officiers du Département, la plupart de très braves gens, je m'empresse de le dire, se trouvent handicapés par certaines lacunes légales. Ainsi, l'Acte Indien ne leur donne qu'une mince autorité pour réprimer l'immoralité si ruineuse pour grand nombre de nos familles indiennes. Ce même code recèle une contradiction juridictionnelle désastreuse en imposant aux honnêtes gens les formalités chicanières et frayeuses de lois provinciales, alors qu'au fédéral, il donne, sans frais ni papier, une apparence légitime au concubinage le plus abject, parfois même adultérin, en le décorant du titre de « mariage indien » sans autre solemnisation. Enfin toute étatisation pèche par manque d'humilité et bien des essais à grande échelle pour moderniser les Indiens aboutirent à des échecs coûteux. Si la protection administrative des agences, le travail des services médicaux et l'organisation scolaire ont été très poussés, il semble qu'on ait bâti une maison sans toiture, en ne cherchant pas sérieusement à résoudre le problème post-scolaire professionnel. Fait notoire qui fit faire une enquête par l'Eglise Unie sur cet insuccès des anciens élèves, voici quelques années.

Personnellement, je crois qu'on devrait étudier à fond cette question, si l'on a à cœur le progrès de nos Peaux-Rouges, et mettre à profit bien des enseignements que nous donne l'expérience historique déjà mentionnée des Jésuites du Paraguay. Il faudrait organiser des colonies, où l'on isolerait les jeunes Indiens des vieux, où l'on pourrait individuellement contrôler et encourager le travail et le progrès de chacun. On dirait que l'on s'est découragé et qu'il y a tendance à mettre en pratique des formules ne présentant aucun avantage éducatif.

Ainsi celle d'établir des fermes communautaires industrielles, ou encore l'affermage à des Blancs d'une partie des Réserves, alors que nos jeunes moisissent dans l'oisiveté, misérables rentiers socialistes.

Ces petites critiques de détail ne doivent pas cependant vous laisser une impression pessimiste, car elles concernent surtout les Indiens du Sud, ceux dont on doit faire des fermiers pour leur permettre de vivre. Je me suis permis de les faire pour vous montrer l'entière liberté avec laquelle j'ai traité mon sujet. Et, pour vous confirmer la haute estime que j'ai du rôle bienfaisant de ce service civil, j'ajouterai que la seule véritable solution du problème des Métis pour les tirer de leur lamentable situation est, à mon avis, de leur offrir à nouveau de bénéficier du Traité.

Un dernier mot. Mon ambition fut d'être utile, de vous apporter peut-être des points de vue nouveaux, de vous décrire un champ d'activité où tout être humain, ayant un peu de cœur, devant tant de misères morales et physiques, se prend à admirer sincèrement le travail entrepris par le Gouvernement Canadien, travail qui a sa beauté et sa grandeur cachées sous un prosaïque revêtement de routines administratives : « Grandeurs et Servitudes » d'une belle entreprise sociale, à laquelle tout missionnaire aime coopérer de toutes ses forces. Et mon ambition fut d'en esquisser en une toute simple causerie le tableau intégral avec ses rayons et ses ombres. Puissent ces simples mots vous laisser la printanière impression d'une aurore pleine d'espérance où s'entrevoit l'avènement d'un peuple barbare à la vraie civilisation chrétienne occidentale ; puissent-ils vous rendre sympathique les ouvriers qui sont appelés à s'y dévouer ; puissent-ils vous rendre plus fiers de votre pays qui si généreusement a entrepris cette grande œuvre sociale !

———